

II

Je me prénomme Michel. Ma femme, Cécile. Nous avons tous deux dépassé de peu la trentaine. J'ai, plus précisément, deux années de plus qu'elle. Nous étions un couple sans histoire. On nous considérait comme de bons voisins, car nous n'étions pas bruyants. Un couple sans chien et sans enfants. Pour le chien, tout le monde applaudissait, car ces animaux sont des calamités sur pattes dans des appartements exigus. Pour les enfants, on nous plaignait en chuchotant parce que personne n'ignorait que nous avions longtemps tenté d'avoir un bébé, en vain. Mais la vie continuait... La nôtre s'égrenait, paisiblement.

Après une tentative de fécondation in vitro, Cécile baissa les bras, découragée par la médicalisation froide, blanche, pointilleuse de ce qu'elle avait rêvé naturel, tendre, harmonieux. Pouvoir donner la vie à un enfant dans ces conditions la brisait. La FIV échoua. C'était à la fois un douloureux échec et un léger soulagement : « pas comme ça », répétait-elle. Mais si ce n'était pas ainsi, ce ne serait sans doute pas du tout... L'idée de ne pas avoir d'enfant dut faire son chemin dans nos têtes. Cécile vécut alors une période de repli sur elle. De riieuse et spontanée, elle devint triste et mélancolique. Lorsqu'elle croisait une poussette où souriait un bébé joufflu, son regard se voilait. Je ne pouvais alors plus la toucher pendant des

semaines, plus la caresser. Le sexe devint ainsi pour moi assez souvent une activité cachée, solitaire, compulsive, devant un écran où des femmes aux gros seins feulaient un orgasme. J'avais honte de mes activités nocturnes alors que ma femme dormait dans la pièce attenante, mais je me disais aussi que je n'allais pas voir ailleurs pendant ce temps et que d'autres ne se gêneraient pas à ma place. Ce n'était pas ma faute, après tout, j'avais des besoins, je ne pouvais pas complètement les négliger.